

La perception de l'espace au XVIII siècle à travers l'étude d'un cas: Uli Bräker. "Le pauvre homme du Toggenbourg"

Autor(en): **Piveteau, Jean-Luc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jahrbuch der Geographischen Gesellschaft Bern**

Band (Jahr): **55 (1983)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-960287>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La perception de l'espace au XVIII^e siècle à travers l'étude d'un cas: Uli Bräker

(«Le pauvre homme du Toggenbourg»)

JEAN-LUC PIVETEAU*

«J'écris pour pouvoir lire ce que je ne savais pas que j'allais écrire». On est tenté de prêter cette remarque de Claude Roy à Uli Bräker. Car s'il est saisi par l'écriture, c'est qu'il y trouve, outre un refuge, outre la joie de créer quelque chose émanant de lui, une médiation. La page confidente aide à faire le point sur soi. Jusqu'à sa mort, à 63 ans, en 1798, Uli restera en quête discrète de son identité.

Le «pauvre homme du Toggenbourg» (il se désigne ainsi dans une supplique qu'il adresse à Lavater en 1777 – et qu'il n'envoie pas) est un cas. Médiocrement heureux en ménage, mal intégré au monde rural, il se voit marginalisé par ses aspirations intellectuelles: «de vieux amis et connaissances . . . , bref des gens de (son) milieu se mirent à (le) regarder de travers» quand il se risqua à faire partie de la Société morale de Lichtensteig. U.B. ne cache pas qu'il fut un faible. Chez lui, dans l'armée du roi de Prusse, face aux difficultés économiques qui le prirent si souvent à la gorge, il se révèle un homme de la défection et non de la protestation; il cherche son salut dans la fuite plus que dans la lutte. Mais par-delà ces contingences personnelles, il est représentatif d'une «race», celle des âmes sensibles, d'un «milieu», celui de la petite paysannerie suisse, d'un «moment», le XVIII^e siècle. Qui plus est, il a pour intention délibérée de raconter ce qu'il a vu et vécu. A ce double titre, il vaut le détour. Et notamment l'attention des géographes qui cherchent dans l'étude de l'organisation de l'espace actuel, les marques successives et de plus en plus fraîches du passé, comme les signes des différentes durées dont nous sommes encore partie prenante.

1. Le dit et le non-dit

Le pasteur Imhof qui découvrit, en 1785, le manuscrit de Bräker avait-il lu *Candide*? L'histoire du jeune Uli semble par moment une réplique de celle du disciple de Pangloss. Quand le roman de Voltaire paraît, en 1759, Uli, lui aussi, vient de rentrer au pays après bien des épreuves; et il cultive son jardin. Lui aussi a retrouvé son Annette-Cunégonde déformée par la vie.

Le pasteur Imhof avait-il lu Rousseau? Bien qu'il se défende d'avoir voulu écrire des «confessions» à la manière de Jean-Jacques, Uli n'en partage pas moins les élans du cœur et les ferveurs du promeneur de l'Île Saint Pierre. Le pâtre solitaire qu'il fut dans son adolescence se plongeait avec délices dans des rêveries moralisantes: «mon plus grand plaisir, c'était par un soir paisible de m'étendre, tout en gardant mes chèvres (...)

* Prof. Jean-Luc PIVETEAU, Institut de Géographie, Université de Fribourg, Pérolles, 1700 Fribourg

au sommet d'une montagne, de tirer du sac un petit livre (...), de méditer longuement sur mes devoirs envers Dieu, envers mes parents, envers tous les hommes et envers moi-même, jusqu'à ce que je finisse par tomber dans une sorte de transe sauvage. Je terminais chaque fois par une exhortation à des enfants qui commençait par ces mots: venez enfants, agenouillons-nous devant le trône de notre Père céleste. Des larmes abondantes ruisselaient de mes joues». Le pasteur de Wattwil avait, en tout cas, mis la main sur une sorte de huron, autodidacte, naïf, et globalement vertueux, comme se devaient de l'être les hommes vivant à l'écart des villes. Les quelques idiosyncrasies de ce personnage si proche des stéréotypes forgés par l'imaginaire dominant ne le rendaient que plus crédible. Il fallait publier ses mémoires. L'époque s'y refléterait dans ses désirs et étancherait sur le vif sa curiosité ethnographique.

Sous la forme d'un feuilleton sans prétention littéraire, U.B. nous donne un abrégé de son existence et de ses mésaventures. On s'étonne de ne pas recueillir davantage de notations sur sa vie quotidienne à la fois ouvrière et paysanne; sur les relations sociales et économiques qui scandaient la vie collective locale: ce ne sont, ici ou là, que de très fugaces allusions à la paroisse, à l'école, au cabaret, au bal, bref aux différentes composantes du «quadrillage» social. Rien sur les réunions de famille; rien sur le système de culture ou sur les transactions agricoles; rien sur le bourg de Wattwil non plus que sur la «ville» de Lichtensteig, ou celle d'Hérisau, si ce n'est par prétériorité, quand nous apprenons que Schaffhouse fait une forte impression, mais ne soutient pas la comparaison avec Strasbourg, et que Berlin surpasse tout ce qu'un jeune Suisse de la campagne pouvait raisonnablement imaginer. Ces silences ou ces demi-mots s'expliquent par des sentiments d'évidence, d'ennui, ou par l'autocensure. L'évidence: Uli se proposait d'écrire pour ses compatriotes du Toggenbourg; à quoi bon leur dépeindre ce qu'ils avaient chaque jour sous les yeux? L'ennui: les contingences matérielles accablent notre «paysan-philosophe», sauf, dans une certaine mesure, lorsqu'elles touchent aux activités textiles. Le filtrage, volontaire ou non, enfin: tout ce qui est perçu n'affleure pas nécessairement à la surface de la conscience. Pour un auteur aux ambitions éducatrices, les actions qui ne présentent pas de propriétés édifiantes restent spontanément enfouies dans le non-dit. Sans compter qu'il est malaisé à un homme non formé, faute d'«études», à la dialectique langagière, d'exprimer tout ce qu'il voudrait communiquer.

Sur trois points, en revanche, U.B. apporte un témoignage qui dédommage le lecteur d'un récit dans l'ensemble sans grand relief. Le premier sous-tend son livre; présent à chaque page, lancinant à maintes reprises. C'est celui des quatre fléaux d'Ezéchiel. Il les retrouve au fil des jours. D'abord «le coeur adultère et infidèle» qui le tourmenta comme une épine enfoncée dans son être; ensuite la famine, ou plus largement, la misère, chronique et paroxystique à la fois, qui le rongea pendant un demi-siècle; la peste, qui pris la forme d'une épidémie de dysenterie, dans les années 1772, qui lui enleva deux enfants et faillit lui coûter la vie; la guerre, enfin, qui épargnait certes le Toggenbourg, mais que le goût de l'aventure autant que le chômage le conduisit à aller chercher hors de Suisse. Uli «connaissait la Bible par coeur» expliquait volontiers son père.

Une deuxième série d'informations, majeures, touche à la proto-industrialisation. U.B. nous fait entrer par la petite porte dans ce processus économique et social auquel l'historiographie d'aujourd'hui attache la signification d'une transformation fondatrice, d'une portée comparable, jusqu'à un certain point, à la révolution industrielle. Uli nous y introduit pour le milieu du XVIII^e siècle, et pour le Toggenbourg, un peu comme

Fabrice del Dongo, pour reprendre une image souvent invoquée, raconte la bataille de Waterloo.

Quant à ce thème, plusieurs remarques s'imposent. D'abord l'impression de profusion d'emploi qu'a pu donner aux familles paysannes surchargées d'enfants la diffusion à domicile de l'industrie textile. C'est probablement la seule forme d'abondance qu'on ait alors connue. Tout le monde travaille, doit travailler – on devine derrière ces cadences sans répit des rémunérations dérisoires –, mais se voit offrir l'occasion inespérée de travailler. («Les cadets, note-t-il, devaient filer, après l'école, pendant leurs heures libres»; ou bien: «ce qui me paraissait le plus dur, c'était de passer nos soirées à carder le coton et à filer, mes frères, soeurs et moi»; ou encore, quelques années plus tard, lorsqu'il s'équipe d'un métier: «j'appris moi-même à tisser, je l'appris ensuite à mes frères, si bien que tous furent à même de gagner leur pain. Mes soeurs s'entendaient à filer au poids; la cadette apprit à coudre».)

Ce changement notable du genre de vie n'affecte pas, en profondeur, la mentalité des gens. La famille Bräker est passée en une génération du style traditionnel à dominante paysanne – le travail du bois et surtout la fabrication du salpêtre servant avant tout au père d'Uli à rembourser les dettes qu'il contractait pour son exploitation agricole –, à un mode «double actif», de type presque actuel, à dominante ouvrière. Mutation sans traumatisme. L'atmosphère piétiste dans laquelle baignaient nos amis ne s'en ressent nullement. Bien plus: il n'est pas impossible que se soit accrue une certaine convivialité. A deux reprises, au moins, Uli nous peint un tableau à la Anker ou à la Greuze: le soir, tandis que les enfants triment au rouet et au métier, le père se répand en conseils, en exhortations et lit, suprême gourmandise, «les passages les plus édifiants d'ouvrages pieux».

La mobilité des gens et l'instabilité des choses constituent, enfin, une caractéristique primordiale de la mise en place de cette industrialisation rurale. Il y a à cela des causes conjoncturelles: les contractions brutales du marché, elles-mêmes liées aux aléas climatiques, aux mesures protectionnistes des pays importateurs, à des causes mal identifiées, «la période des vaches maigres des années septante». Il y a, tout autant, des causes structurelles. On devine les tâtonnements multiples d'une économie régionale en mutation; et, à la base, les hésitations d'une famille en proie aux informations contradictoires qui couraient les campagnes. Initiatives exogènes et endogènes ne se situent pas à la même échelle: alors que les marchands citadins à l'esprit d'entreprise ratissent large, le père d'Uli, lui, n'a pas de stratégie. Il «se mit à tisser, il tâta un peu de tout...; aux aînés, il apprit à carder, à tricoter des bas et autres choses semblables». Il fit de son fils aîné (notre mémorialiste) un convoyeur de bois, puis l'initia au raffinage du salpêtre. Avec le mariage, Uli ne fit que passer d'une tutelle à l'autre. Sous la pression de la belle-famille il se lança dans le commerce de fil. Mais il s'en dégoûta bientôt et se livra au tissage du coton. Il n'arrêta pas là, bien sûr, ses expériences. Il parcourut successivement, ou occupa même simultanément, différents échelons de la filière: ouvrier salarié, contremaître, marchand-fabricant, négociant.

La proto-industrialisation du Toggenbourg a, parmi d'autres corollaires, celui d'un changement dans la relation de ses habitants à l'espace. L'ouvrage de Bräker nous fournit des éléments d'information ponctuels ou indirects, mais nullement négligeables, sur les cartes mentales de son Auteur et son comportement probable à l'égard des lieux. Une investigation privilégiée de la «géographie» d'Uli s'impose.

2. La relation à l'espace

I. Coquilles

En première approximation, c'est à un schéma concentrique que se rattache sa relation à l'espace. Au soir de son existence active, dans les années 1780 – il n'a alors qu'une cinquantaine d'années, mais il s'installe dans un rôle de patriarche –, il met de l'ordre dans sa vision de l'environnement proche. Ce qui nous vaut, en fin d'ouvrage, un petit morceau d'anthologie. Sa représentation de l'environnement se structure en auréoles concentriques d'inégale présence.

La «coquille du geste», pour reprendre, ici comme dans les lignes qui suivent, la terminologie d'ABRAHAM MOLES, n'est guère évoquée, à la différence de celle «du regard». Sa chambre est son royaume. C'est là qu'il se réfugie pour lire et pour «rêver». La salle de séjour et les autres pièces de la maison abritent le métier à tisser, le peigne à carder...; ils sont devenus des lieux ambivalents de convivialité et de conflits. La «coquille de la dominance légale» (l'ensemble de la maison et du jardin) ne nourrit pas non plus de sentiments sans partage: sa femme y gouverne et y règne, assurément; et pourtant, derrière sa haie d'épines, il se sent chez lui («tout autour de la maison, un petit jardin planté de jeunes arbres et solidement clôturé»). Au-delà, s'étend le cercle du «voisinage»: «de ma fenêtre, j'entends sonner et carillonner les cloches de trois ou quatre villages». La vue se limite en réalité au seul Wattwil et à la petite cité de Lichtensteig. Entre les deux, on a, résumée, la grande opposition rural/urbain, un des axes forts de l'idéologie régnante: «vois la rangée de maisons qui les relie, tu as devant toi tout ce que peut offrir la ville et la campagne». La description s'achève dans l'évocation de la mise en valeur étagée du sol: depuis le fond de la vallée, où la Thur serpente entre aulnes et saules et où, sur les prés, blanchit la toile, jusqu'aux plus hautes pentes, «revêtues de forêts et de gras pâturages, parsemées de chalets innombrables» – monde plein, monde humanisé, monde à dimension humaine: sous la coupe du regard et accessible à pied.

L'élaboration de cette territorialité immédiate tient plus, apparemment, à une connivence avec le paysage qu'à une entente avec les hommes: «D'amis intimes, à qui je puisse ouvrir mon cœur, je n'en ai pas tout près». Dès l'enfance, son contact avec l'environnement s'est effectué dans la solitude. Sa vie de petit chevrier, rythmée quotidiennement et saisonnièrement par la conduite du troupeau dans les forêts et les prés atteignables à moins d'une demi-journée ou d'une journée de marche, l'a profondément marqué. L'expérience de l'adolescent timide et complexé, venu d'un des innombrables écarts et ne fréquentant les «espaces intermédiaires» (l'église, les cabarets et les fêtes du village) que de façon épisodique, fut, semble-t-il, marquée de déceptions. Mais Uli pèse-t-il avec exactitude toutes les composantes de ses attachements? Les relations interpersonnelles ne sont-elles pas, alors, tout simplement moins à la mode que la communion avec la nature?

La référence spatiale principale se situe pourtant au delà du regard au sens strict: c'est le Toggenbourg. Sa «patrie» (son «Vaterland») s'identifie à une unité historique et politique. Il y a à cela des raisons culturelles: la force de traditions orales, fondées sur un sentiment de communauté ethno-confessionnelle; la «lisibilité» presque «didactique» de cette vallée bien dessinée, enchâssée entre deux lignes de crêtes, charpentée et orientée par la Thur. Il y a surtout les indications qu'en donne Uli Bräker – même s'il n'établit pas de rapport entre celles-ci et son sentiment d'appartenance régionale. Des quatre

fonctions fondamentales qu'on est convenu assez généralement aujourd'hui de distinguer – l'habitat, le travail, l'approvisionnement (au sens très large) et le loisir –, si la première, l'habitat (en y incluant les treks familiaux que connut la famille Bräker, par trois fois, dans les années 1740/50) et la deuxième, dans sa version agricole, ont aidé, selon toute vraisemblance, au façonnement ou à la consolidation d'un univers socio-spatial de niveau local ou micro-régional, les autres activités – le textile sous ses multiples accommodements – ont renforcé deux «coquilles»: celle de la maison, devenue atelier de travail; et celle de la méso-région – j'entends par là ce qui déborde le cadre de la paroisse de Wattwil et s'étend peut-être sur une centaine, voire quelques centaines de km². D'abord au nom du salpêtre, mais bien vite au seul service du fil et de la toile, Uli s'est déplacé «aux quatre coins du pays». «Je rencontrai ainsi, dit-il, toutes sortes de gens, découvris une société nouvelle et des régions pour moi jusqu'alors inconnues». Pour acquérir de la matière première ou pour vendre ses productions, pour collecter le travail de paysans sous-traitants, il sillonne les alentours. On devine à des mentions brèves mais nombreuses, la fréquence et l'intensité des voyages et des contacts. Si le bassin d'emploi qui se met en place (il s'étend de St Gall à Glaris et Zurich) n'est pratiquement pas perçu à la base – Uli Bräker, de toute évidence, n'en a pas conscience –, il n'en demeure pas moins à l'origine d'un changement dans la relation à l'espace de notre tisserand-paysan (et, probablement, d'un grand nombre de ses contemporains). Mais faute d'une perception juste des choses, celui-ci opère un transfert affectif au profit du Toggenbourg. Il applique à ce microcosme, seul qualifié à ses yeux par tout ce que la mémoire collective lui a transmis, les bénéfices socio-culturels et socio-économiques émergeant de la nouvelle conjoncture.

A ce report s'en ajoute probablement un autre, mais ascendant. Tout se passe en effet comme si le Toggenbourg recueillait une partie de la tendresse que les frictions ou les déceptions empêchent U.B. de porter d'un cœur qui ne soit pas mélangé au périmètre le plus immédiat, celui du niveau local. Rien n'interdit, ici, de supposer que chacun de nous, aujourd'hui comme hier, accorde un privilège, dans le continuum des attachements territoriaux, au point d'intersection de la courbe décroissante des conflits et de celle, croissante, de l'indifférence aux lieux.

La sixième coquille, en toute rigueur, devrait être la Suisse. De fait, elle existe. Elle est explicitement évoquée à plusieurs reprises. Notamment à l'occasion de l'odyssée prussienne. Le mal du pays, le «hemvé» comme disait Rousseau, ronge les soldats Bachmann, Schärer et Bräker, issus tous trois du petit triangle Wil, Herisau, Lichtensteig, et qui se sont rencontrés à Berlin, mercenaires au service de Frédéric II. Ils sentent qu'ils font partie d'un groupe latent plus vaste, d'une sorte de communauté helvétique et ils s'y réfèrent. Elle leur confère sans doute plus de poids auprès des autres contingents étrangers. Elle s'inscrit aussi pour eux, de façon concrète, vécue dans une représentation mentale. La Suisse est bien une terre charnelle. Uli nous raconte s'être agenouillé à son retour d'Allemagne, sitôt le Rhin franchi, et avoir posé, bouleversé, ses lèvres sur le sol. Coutume peut-être, mais en prise avec des émotions vraies. Cela dit, le sentiment national n'est alors qu'une ébauche de ce qu'il deviendra cent ans plus tard. Il ne s'agit encore que d'un niveau socio-spatial simplement esquissé. On aimerait pouvoir parler à propos du témoignage de Bräker de bouffées de «suissité» – ou de «suissitude»? –, mais non pas exactement, cela va de soi, dans le sens qu'en propose, pour la seconde moitié du XX^e siècle, U. WINDISCH.

En revanche, et si l'on se réfère toujours au modèle de MOLES et ROHMER, le septième cercle, celui de «l'errance et du vaste monde», tient, qu'il soit expérimenté ou rêvé, une place essentielle. Il se présente de façon radio-concentrique. Il combine secteurs et degrés d'éloignement. On trouve au nord l'Allemagne, qui impressionna Uli, puis le révolta et lui valut une pérégrination de quelque 2000 km; ou encore les Pays-Bas: il songe, un moment, y reprendre du service armé. Au sud, tout proche et paré de grâces, le «joli pays de Vaud»; beaucoup plus loin, terre d'exil et de mortification, «Alger»; plus loin encore, par delà l'Afrique, «l'Arabie heureuse»; et dans un brouillard utopique, qu'il mentionne sans trop y croire, les pays de Cocagne.

Le grand tropisme est occidental. L'Outre-Atlantique le fascine: Terre-Neuve, la Caroline, la Pennsylvanie, la Virginie. Le fait qu'il ait gardé en mémoire l'apostrophe de Laurent, ami de son père et entremetteur marron, est significatif. Elle n'a eu une telle résonance que parce qu'elle révélait un désir refoulé: «Tonnerre, disait-il, si j'avais ta jeunesse et de belles dents, tous les câbles et toutes les cordes du Toggenbourg réunis seraient impuissants à me retenir. Ah, les beaux pays où l'on ramasse l'argent à la pelle. J'en ai vu des choses...». Alors qu'il avait dix huit ans, Uli n'a-t-il pas, déjà, répondu à son père qui lui demandait ce qu'il comptait entreprendre: «tout, plutôt que de moisir au coin du feu»? L'âge mûr venu, il confirme cet attachement à un espace sans rivages, lorsque, en 1780, publiant un opuscule de réflexions sur le théâtre de Shakespeare, il s'y présente comme «citoyen du monde».

Si la pratique spatiale (j'entends: les relations sociales et les déplacements professionnels) a consolidé les niveaux moyens de la représentation territoriale – le Toggenbourg au premier chef –, c'est l'inverse qui se produit au plan du «vaste monde». L'image que notre autodidacte se fait de l'ailleurs est, là, à l'origine de son départ bien réel vers le nord, comme de toutes les velléités de voyage au long cours qu'il n'a tenu souvent qu'à très peu qu'elles ne se réalisent. En d'autres termes, à l'échelle micro- et méso-régionale, la mobilité accrue apparaît comme un facteur de territorialisation; et à l'échelle macro-régionale, activées par une diffusion inattendue de l'information («je me souviens, note U.B., avoir trouvé sur la table, où l'un d'entre eux l'avait laissé trainer, une feuille imprimée qui parlait de ces contrées lointaines» – il s'agit de l'Amérique –), ce sont au contraire les représentations des lieux qui développent la mobilité. E. JUILLARD et J.-C. BOYER ont déjà évoqué cette interaction de l'espace perçu et des migrations à l'aube de l'ère industrielle: le premier à propos de la France, le second pour les Pays-Bas.

II. La septième coquille: l'espace et son double

«L'appel du grand large» a généralement, d'abord, un humble motif de survie. Chaque fois que la misère les étrangle – par exemple dans les années 1740/50, puis de nouveau au cours de la décennie 1770/80 – les Bräker, de père en fils, ne voient de salut que dans la fuite. Mais l'émigration procède souvent, aussi, d'un irrésistible besoin de s'émanciper. Uli appartient à cette catégorie des non-conformistes doux qui s'affranchissent des pressions sociales «avec leurs pieds». Comme Ramuz cent ans plus tard, il dit – dans son journal, en 1791 – son besoin d'un monde plus vaste, et donc la nécessité où il se trouve de s'en créer un par la rêverie.

Je ne pense pas qu'il faille voir ici, comme le suggère Voellmy, un fait strictement personnel de rébellion à l'égard de l'idéologie dominante; mais sans doute un cas assez cou-

rant dans le petit peuple des campagnes, mal connu simplement parce que les témoignages écrits, et pour cause, manquent. La banalité de l'attitude d'U.B., si elle peut se confirmer à l'aide d'autres témoignages, aurait l'intérêt d'expliquer – parmi d'autres raisons – la facilité avec laquelle, dans les décennies qui suivirent, et notamment à la fin du XIX^e siècle, les candidats au voyage vers l'Amérique furent nombreux.

Vouloir s'en aller et compter revenir ne s'opposent pas nécessairement au plan existentiel. Dans l'euphorie des départs, Uli anticipe avec délices le moment du retour. La dialectique de l'enracinement territorial et de l'exil appartient aux contradictions cultivées par l'homme depuis longtemps. Dans cette quête d'identité, les déplacements lointains – ceux de la dernière «coquille» – ne sont pas ceux qui révèlent et ravivent le moins le goût du «pays». A y regarder de plus près encore, les choses ne se limitent pas là. Le lieu vers lequel on émigre (de fait ou en projet) est davantage qu'une antithèse. Il est une réplique. Il fait pendant à l'ici-et-maintenant que représente le point de départ. Uli expérimente de façon très concrète ce dédoublement de l'espace vécu; par exemple à Berlin, lorsque, subjugué par cette ville cruelle, il veut tout à la fois faire monter sa famille restée en Suisse et regagner au plus vite le Toggenbourg. Il est éclairant de relire l'analyse que fait P. SANSOT des relations existant, aujourd'hui, entre la résidence principale et la résidence secondaire. Car une majorité des paradigmes qui lui sert à définir la raison d'être de ce dualisme trouve à s'appliquer, sans sollicitation des textes, à la mentalité d'un Suisse du XVIII^e siècle qui songe ferme à s'implanter en Prusse ou dans les Treize colonies d'Amérique sans pour autant rompre, au niveau de son moi profond, avec les attaches d'origine: «la volubilité résidentielle» (Sansot) – tous les rêves successivement caressés; «la dualité interne de l'homme qui ne veut rien perdre de ses virtualités, fussent-elles contradictoires» (Sansot) – «Adieu, ô mon pays, ... d'une part j'étais rempli de joie, le ciel me semblait plein de musique, d'autre part il m'était bien dur de quitter ... le pays où vivait ma bien-aimée»; «le jeu de la répétition, qui veut que les choses se produisent rarement une seconde fois, pour le bien et pour le pire» (Sansot) – «Il faut partir avec ta femme et tes enfants et trouver quelque lieu où l'industrie du coton ne soit pas encore implantée... Tu pourrais alors faire fortune, ... tu pourrais enseigner aux gens tout le processus de fabrication...»; enfin cet «appel à une profondeur cachée» (Sansot) qui, dans le cas d'Uli Bräker, justifie qu'on s'y arrête quelques instants.

III. Foi chrétienne et relation à l'espace

Il y a en effet, sous-jacente à sa pratique virtuelle ou réelle de l'espace en général et des territoires éloignés en particulier, une dimension religieuse qu'une étude complète se doit de prendre en compte. Les convictions chrétiennes, chez notre piétiste, informent la relation au territoire. Deux références, notamment, sous-tendent sa perception de l'environnement.

D'abord les tribulations du Peuple élu, dans sa reconquête d'un Eden. Uli a dû se sentir, des décennies durant, un Hébreu piétinant aux portes de Canaan. Il a attendu, lui aussi, que Dieu «le fasse monter» ... «dans un bon pays de cours d'eau, de sources et de lacs, qui jaillissent dans les vallées et les montagnes...; pays où l'on mangera du pain avec abondance, où l'on ne manquera de rien...» (De. 8–7.9). Il savait qu'il appartenait, comme les descendants d'Israël, à un peuple à la nuque raide («les gens du Toggenbourg sont agités et grossiers»). L'Exil peut relayer l'Exode: «J'entendais mon père et son voisin Jean... parler d'émigration, de fuite loin de Babylone...». Push se substi-

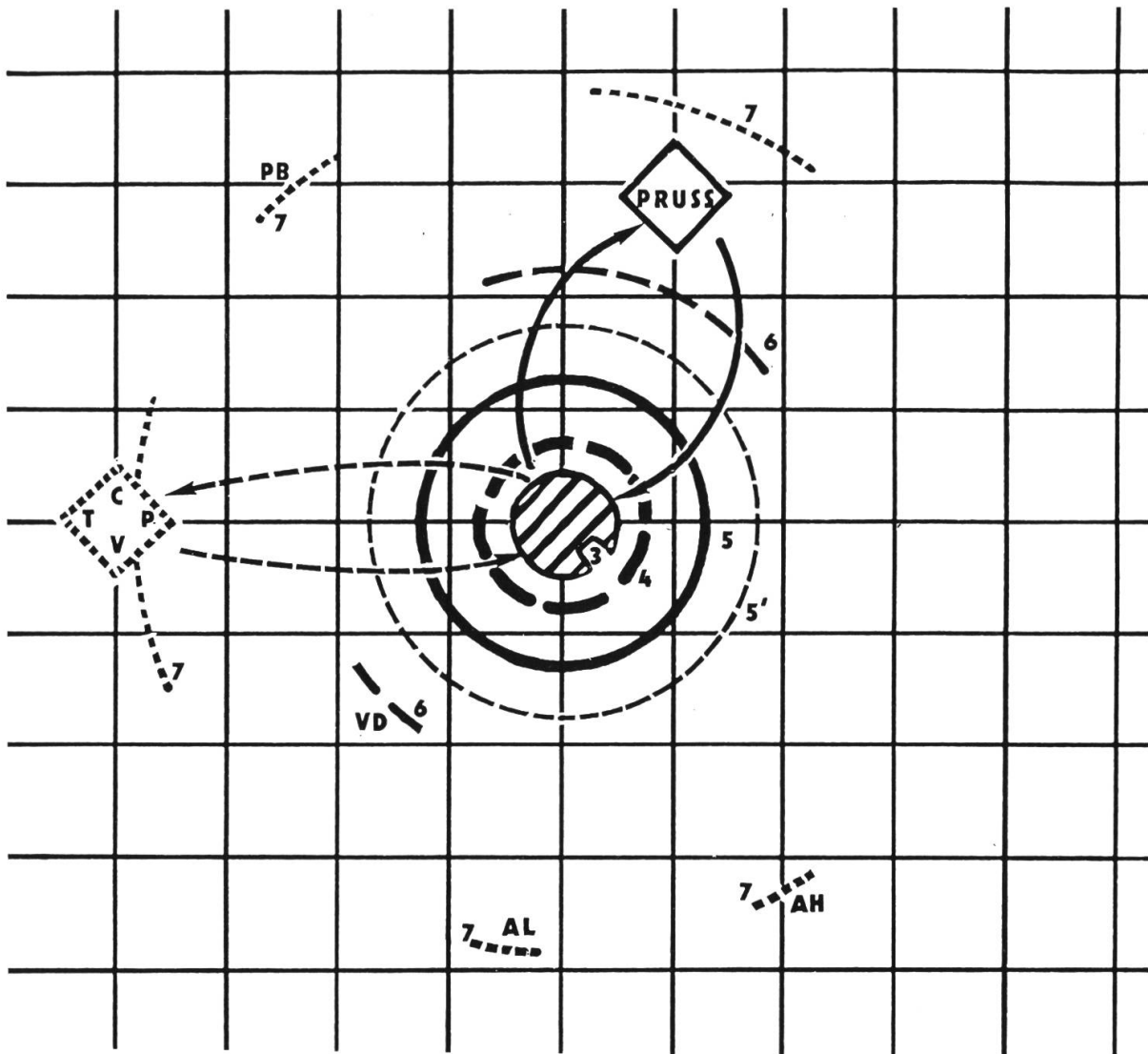


Figure 1: Essai de schématisation graphique de la relation à l'espace d'Uli Bräker

3. Les coquilles du «geste», du «champ du regard», de la «dominance légale».
 4. Le «voisinage» (de part et d'autre de Wattwil, dans un rayon de quelques kilomètres).
 5. Le Toggenbourg (la coquille de la «cité»).
 - 5' La Suisse du Nord-Est.
 6. La Suisse (la coquille de la «région» au sens large).
 7. Le «vaste monde», ses différentes auréoles, ses différents secteurs (PRU: Prusse - PB: Pays-Bas - TCPV: Terre-Neuve Caroline, Pennsylvanie, Virginie - AL: Alger - AH: Arabie heureuse).
- (Le rayon des cercles ou arcs de cercles, est le logarithme des distances moyennes réelles.)
- Le carroyage symbolise graphiquement la seconde «grammaire de l'espace», c.à.d. la «philosophie de l'étendue».
 - Les losanges blancs représentent le dédoublement (réel ou virtuel) du moi-ici-maintenant.

tuant à Pull. Mais la thématique reste fondamentalement la même. Car le cœur d'Uli «bat alors à grands coups à la pensée de ce que devaient être les pays prestigieux» choisis comme refuges. Il se les figure «comme autant de Terres promises». L'expression, pas encore galvaudée, revêt dans son esprit un plein sens.

Le second élément éthique à incidence spatiale est cette confiance totale dans des voies qui dépassent son entendement, ce repli, aux pires moments de détresse, dans l'espérance, c'est à dire dans une intime conviction de ne pas être abandonné de Dieu.

Soumission au sort contraire, fatalisme, démobilité et défection, U.B., comme beaucoup d'autres, a été un facteur de reproduction des structures socio-spatiales en place, au moins autant qu'agent d'innovation dans la diffusion de l'industrie rurale: «Je confiais ma misère à mon bon Père céleste et remettais toutes choses entre ses mains... Je prenais alors la résolution d'attendre tranquillement les événements et d'accepter les choses comme elles viendraient». Cette attitude a eu, en matière de représentation de l'espace, un effet «cartésien» – au sens précis que A. MOLES et E. ROHMER réservent à ce mot. Le vaste monde – «l'Umma» serait-on tenté de dire –, il l'analyse sous le regard de Dieu, c'est à dire à la verticale de chaque lieu. («N'oublie jamais que... ton Père céleste voit et entend tes pensées et tes actions les plus secrètes où que tu sois»). Nous retrouvons la seconde «grammaire» de l'espace, cette «philosophie de l'étendue» qui fait pendant à la «philosophie la centralité» (celle du moi-ici-maintenant) et qui se partage avec elle notre emprise sur ce qui nous entoure. Notre mémorialiste aurait souscrit sans réserve à la définition qu'en donnent les Auteurs de «La psychologie de l'espace»: «équivalence de principe de tout objet ou de tout être... aux yeux d'un observateur hors jeu, hors du monde... Il n'y a pas de centre du monde, chaque être y existe indépendamment.» Sa morale de la coexistence, sa conception désappropriée de l'environnement font écho à ce concept: «Mais me diras-tu peut-être, ces prés et ces vaches ne sont pas à nous? Bien sûr qu'ils sont à nous, petit nigaud, le monde entier est à nous.»

Peut-on – et jusqu'où? – généraliser le témoignage du «Pauvre homme du Toggenbourg» dans l'espace et dans le temps? De prime abord, la «double grammaire» et la «bi-polarité» (l'espace et son double) appartiennent pleinement, aussi, à notre siècle. Il y aurait donc là un fait, primordial, de permanence. En réalité, par delà la constante structurale, quelque chose d'essentiel a changé: le principe qui sous-tend le premier comme le second phénomène, je veux dire la foi. Il y a, depuis le XVI^e, une progressive «métamorphose du cercle». Graduellement la vision du monde se sécularise. Uli du Toggenbourg se situe à une époque charnière sous ce rapport. Car chez lui – beaucoup plus nettement que chez Jean Jacques de Genève – s'effectue un clivage entre la perception des réalités et les valeurs que l'on y rattache, d'une part, et les attitudes qu'on adopte, d'autre part. Celles-ci relèvent déjà de «l'homme moderne», par leur pragmatisme et leur recherche rationnelle d'une amélioration de la productivité; celles-là tiennent encore fortement de l'«homo religiosus». Elles se manifestent à travers l'explication donnée de l'égalité des différents lieux: Dieu, créateur de chaque chose, est père de tous les êtres humains, où qu'ils soient, où qu'ils aillent. Elles se manifestent, simultanément, à travers une vision polarisée par la Terre Promise, l'homme se trouvant à la périphérie et tentant d'atteindre le centre (il y a là, au vrai, syncrétisme de deux mythes: l'Eden et l'Eldorado). Il n'est pas jusqu'au thème de l'espace et de son double qui ne puisse être replacé dans ce même éclairage religieux – celui, nous l'avons vu, de la quête d'«une profondeur cachée» (P. SANSOT).

Dans la perspective d'une utilisation géographique, pour le présent, des mémoires de Bräker, la conclusion précédente, pour autant qu'on l'admette, n'est pas négligeable. On en tire, en effet, que la structuration des paysages actuels s'inscrit dans un rythme très long, puisqu'aujourd'hui comme il y a deux cents ans ce sont des processus formellement identiques qui opèrent, mais que les motivations de l'action humaine ayant viré de bord, c'est la signification même de l'organisation des lieux qui a changé.

Subsidiairement, le témoignage d'Uli nous introduit à ce que peuvent éprouver les chômeurs du Tiers-Monde – ceux du Maghreb, ceux d'Afrique noire, par exemple – lorsqu'ils partent pour les villes des pays industrialisées ou lorsqu'ils rêvent d'y aller. Différents médias se font bien les porte-parole de ces sans voix. Mais ils risquent de substituer des visions intellectualisées à l'expression de sentiments «naïfs». Et pour être beaucoup plus nombreuses, ces interprétations ne serrent pas nécessairement de plus près la territorialité des migrants. Au contraire d'une lecture de Bräker, qui, elle, nous en fait toucher, par intuition, probablement plusieurs composantes.

Indications bibliographiques

- BRÄKER, U., 1945: *Leben und Schriften*. Bâle. 3 tomes (Introduction et commentaires de S. VOELLMY).
- BRÄKER, U., 1978: *Le pauvre homme du Toggenbourg*. Lausanne. (Traduction de M. DENTAN.)
- BLOCH, E., 1982: *Le principe espérance* (traduc.). Paris.
- BOYER, J.-C., 1976: *Espace vécu et migrations avant la révolution des transports* – Coll. Rouen.
- DEYON, P., 1984: *Fécondité et limites du modèle proto-industriel: premier bilan*. Annales E.S.C. Paris sept.
- ELIADE, M., 1952: – *Images et symboles*, Paris.
- ELIADE, M., 1957: – *Le sacré et le profane*, Paris.
- ELLUL, J., 1975: *Sans feu ni lieu*, Paris.
- GALLAIS, J., 1976: *De quelques aspects de l'espace vécu dans les civilisations du monde tropical*. Espace géograph. No. 1.
- JUILLARD, E., 1974: *La «région», contributions à une géographie générale des espaces régionaux*. Paris.
- LALIVE D'EPINAY, C., 1982: *Classes sociales et territorialité*. AISLF. Genève.
- LOSCHAK, D., 1978: *Espace et contrôle social* – in Chevallier et alii, *Centre, périphérie, territoire* – Paris.
- MOLES, A. et ROHMER, E., 1972: *Psychologie de l'espace* – Tournai.
- POULET, G., 1961: *Les métamorphoses du cercle*. Paris.
- SAUTTER, G., 1979: *Le paysage comme connivence*. Hérodote. oct.
- SANSOT, P., 1978: *L'espace et son double*. Paris.
- TAILLARD, C., 1977: *Pouvoir et espaces au Laos*. In Bataillon: *Etat, pouvoir et espace dans le Tiers-Monde*. Paris.
- WINDISCH, U., 1984: *Au coeur des lieux*. (Interview). Construire. août.